

*Les convictions, les amours, les choix, ainsi vont les choses
évoluant par chemins détournés.*

Un bar, autre fleuron du quartier, est le rendez-vous incontournable pour qui n'a pas peur de s'encanailler. Son enseigne, O'ptit trou, suscite bien des sous-entendus. Pourtant rien ne s'y passe de bien extraordinaire, du moins pas plus qu'ailleurs. Il y a bien trois chambres au premier étage qui abritent certaines rencontres, mais Maguy la patronne, une ancienne besogneuse, toute en chair, au sourire aussi large que son décolleté, gère d'un caractère ferme l'établissement. Ses doigts sont garnis de bagoues. Au son de ses breloques qu'elle promène pendues à ses oreilles, ornant ses bras, son cou, on devine son approche comme les lépreux avec leur cloche. Certains jours, on dirait l'arbre de Noël !

Dans son domaine, elle donne le ton de sa gouaille tonitruante.

- Alors, mon petit ! Je t'ai vu entrer à l'hôtel. Tu y as perdu ta dent de lait ?... J'ai tellement de chance que si je vendais des chapeaux, les enfants naîtraient sans tête... Maintenant je fume des blondes, avant c'étaient des pipes... Oh ! Le beau jeune homme. Tu dois avoir un outil encore tout neuf et je parie que tu ne sais pas t'en servir...

Ce n'est pas méchant, c'est juste pour rire. Elle est comme les cigales, Maguy : lorsque l'ambiance est chaude, elle n'arrête pas. Sa corpulence occupe tout l'arrière du comptoir. Le garçon de café qui fait équipe avec elle, Alfred, prend des airs de danseur de flamenco chaque fois qu'il passe derrière elle.

- Fred ! Je préfère par devant : derrière, ça ne m'a jamais plu.

C'est comme cela toute la journée. Son évolution entre les tables de la salle est aussi poétique.

- Dis, la belle ! Tu veux avoir une taille de guêpe ? Alors, fais-toi remonter l'essaim !

Sans elle, O'ptit trou ne serait pas !

Elle n'a jamais professé dans le quartier. Ce n'est plus une perdrix de l'année et on ne la connaît que patronne du bar, quoi que !

Le jardin de Maguy

Son prénom c'est Marguerite. Ne pas confondre, comme elle dit, avec la Margarita ou margerite qui est une perle, et encore moins la fleur, qui, elle, demeure immaculée. Cependant, dans son genre, Maguy est une véritable perle. Quant à la blancheur virginale...

Elle possède un jardin qu'elle fait visiter rarement. Suivant son humeur, elle le réserve à un intime, à un vague à l'âme, à un coup de cœur.

Aux sommets de deux promontoires qui semblent marquer l'entrée, des aréoles montent la garde. On goûte au passage ces sentinelles brunâtres. Mais, à l'orée de ce jardin, un parfum prend possession de l'esprit. Tel un guide délicat, il conseille, influence le visiteur. Alors, les lèvres s'attardent auprès de ces gardiennes tant leur frémissement aiguise les papilles. A vouloir apprécier les généreux mamelons satinés, on s'essouffle un peu, mais de bonne grâce. L'hôtesse sollicite alors vers un léger faux

plat, tendre à souhait, au cratère discret. On se laisse prendre en découvrant ses bordures arrondies que les mains effleurent, découvrent, caressent à la façon d'un aveugle. C'est doux, tels les contours d'une fleur qui invitent au baiser. La visite ne fait que commencer et déjà un sentiment exacerbé inonde l'esprit, manifestant son ardeur.

Plus bas, au creux d'un vallon délicieusement lisse, un bouquet de ronces douces attire le curieux. Friand de mystère, aiguisé par l'espoir d'une découverte, il s'invite au voyage. Dissimulée au cœur du jardin, c'est la source, la naissance du monde où se devine un secret. Douce et humide aux abords gonflés, elle s'offre à la rencontre des lèvres. Enivré de tout, comme aspiré, le visiteur boit sa liqueur. Pourvu d'une conviction certaine, il y pénètre. Car, si Maguy l'a conduit jusqu'à ce moment de la visite, il lui est impossible de ne pas aller plus avant. Elle est si hospitalière, si fière de son domaine, qu'elle l'offre sans pudeur. L'invité est sous le charme, il va au fond de sa découverte, dérivant dans un chaos de bonheur. Son langage n'est plus qu'onomatopées. Très vite, avec l'hôtesse, il ne fait plus qu'un.

Elle ne parle de son jardin que par sous-entendus. Ce n'est pas un jardin public... c'est celui de Maguy.

Par contre, elle est impitoyable dans le choix de sa clientèle. Il lui est arrivé de faire mesurer la dimension de la salle à de petits nervis.

- Les jeunes qui veulent s'amuser, d'accord ! Les zazous par exemple. Ils me font rire avec leurs chapeaux plats comme des merlusses (13) et leur façon de parler. Quelquefois, leurs rythmes me surprennent, mais ils sont tellement mignons, ils y croient et souvent m'emportent avec eux ! Par contre les nervis, avec le bleu Shang-Haï et la casquette plate à la cacou, je ne peux pas les respirer. Ils sentent mauvais de partout. Avec eux, c'est toujours le bordel ! Et ils ne vont pas m'apprendre comment on fait un bordel !

(13) *Merlusses = Morues*

Avec Maguy on s'encanaille à bon marché. Ce soir, O'ptit trou est bondé, c'est la soirée couscous. Le nombre de tables est limité, ce qui rend la place chère mais augmente l'intimité. Il y a même des soirs où des intimes se fâchent faute de pouvoir entrer. Le bouche à oreille reste toujours la meilleure publicité. On y partage des joies simples oubliant le quotidien. Et puis le couscous, après les restrictions, c'est une soirée de gala ! On s'entasse un peu, on s'effleure d'une main, on se pousse du bout des fesses, on se congratule. On est bien !

Maguy et Fred se sont surpassés. En cette période d'après guerre toutes les occasions sont volées au temps qui court pour faire la fête. Des guirlandes de papier pavoisent au plafond. Un couvert simple garnit les tables au bois marron clair. Les verres s'ornent de serviettes rouges en forme d'éventail. En entrant, l'œil rase ce décor tel un champ de coquelicots. En sourdine, un air de jazz accueille les convives. Maguy virevolte dans son domaine offrant ses joues aux baisers des arrivants. Le pastis prête son jaune à l'harmonie des couleurs et rivalise de son parfum avec celui des cigarettes.

Clara et Robert partagent leur table avec Nelly et Dolorès. Au fond, près de la porte donnant sur le couloir de l'immeuble, Amédée, flanqué de son lieutenant, a invité deux filles inconnues, sans doute de nouvelles recrues. Il envisage tout, cet Amédée ! Faisant face à la porte d'entrée, en cas d'embrouille, il prévoit un repli possible par le couloir.

Dans le dos de Robert, c'est la corsetière du haut de la rue qui est attablée avec son fils et son jeune amant.

Dans la précarité des logements pour lesquels il faut payer un pas de porte, les vies se mélangent, cohabitent à la fortune du pot. Un soir Gilbert, le fils de la corsetière, a amené un collègue en quête de toit. Les deux jeunes hommes jouent le soir, dans un orchestre amateur au fond d'une cave à la mode, rue de Rome, près de la préfecture. Dans la journée, Gilbert essaie de gagner sa croûte en servant de l'essence chez un pompiste du cours Lieutaud et son collègue, Julien, tente de percer dans le monde du théâtre. La corsetière travaille à domicile pour une boutique de la rue St Fé. La mode n'est plus aux anciens corsets, mais il y a encore à faire dans les dessous féminins. Les jours ont défilé sans qu'ils y prennent garde et le bruit de la machine à coudre s'est harmonisé avec les textes déclamés par l'artiste en herbe. Gilbert étant absent la journée, par un bel après-midi, l'harmonie a tout naturellement battu sa mesure au creux du lit de la corsetière. Julien a découvert un amour qu'il ne soupçonnait pas. La corsetière a retrouvé ses sensations de femme amoureuse. A part quelques esprits éternellement chagrins, le quartier a accepté ce couple d'amoureux avec sympathie.

Au fond ! C'est leur affaire.

Curieux mélange de personnages à la vie chahutée qui se retrouvent l'espace d'une soirée, se donnant un moment d'oubli pour souffler et vivre un peu de dérision. L'amour et le drame flottent autour de ces tables et pourtant la bonne humeur enrobe le menu.

Le couscous de Maguy délecte par avance les papilles de chacun.

Plus tard dans la soirée, après les digestifs retrouvés, privations obligent ! S'inspirant de l'air de jazz du disque à Maguy, Gilbert et Julien improvisent une syncopée sur le comptoir du bar avec fourchettes et cuillères. On pousse quelques tables et des couples se forment aussitôt. Amédée tend une main autoritaire vers Nelly pour danser. Robert, dépourvu subitement de sa timidité, s'interpose et prend la taille de Nelly. Il n'a pas prémédité son geste, mais certainement son inconscient lui a-t-il intimé l'ordre de faire quelque chose. Le proxénète n'insiste pas et, grand seigneur, rejoint son coin en arborant un rictus qui ne laisse rien présager de bon. Maguy, flairant la catastrophe, s'empresse de créer une diversion à la table d'Amédée en emplissant gratuitement les verres.

L'incident paraît clos mais, le soir suivant, lorsque Robert revient de laver les voitures, le second couteau d'Amédée, Arthur, l'attend dans

son couloir pour une réception dont il a le secret. Robert est évidemment surpris dans un premier temps, mais, tel un fauve, il se découvre des talents de pugiliste. Arthur, la quarantaine un peu ramollie à force de ne taper que sur des femmes, trouve à qui parler. Au premier étage, Clara et Guy, l'imprimeur, entendent le chahut. Ils interviennent et le justicier ne demande pas son reste. Il s'enfuit en proférant des menaces de voyou.

Tout ce remue-ménage ne passe pas inaperçu aux alentours. C'est l'attroupement de badauds, timides dans l'approche, frileux pour l'intervention, symbole de l'inutilité dont le voyeurisme ne sert qu'à attiser le feu, envenimer les choses. Manifestement Arthur et Amédée n'ont pas fait dans la dentelle et surtout, ont agi sans discernement. D'habitude, entre gens bien organisés, on procède avec discrétion, par personnes interposées s'il le faut, dans le plus grand anonymat. C'est une règle d'or chez ces marginaux. Les problèmes se résolvent en famille, sans ameuter les populations et surtout pas la police. En clair, on ne tape pas un gosse du quartier. Surtout si celui-ci est connu comme l'est Robert. Pour une fois les discours vont bon train, d'autant que le justicier n'est pas sorti indemne de la séance.

On sait, mais aujourd'hui ça ne suffit pas !

Dans toutes les boutiques, les commentaires, à base de sous-entendus pour ne pas se mouiller, ont la même teneur. Amédée n'a pas marqué de points et il le sait. Aussi, les jours suivants, il se fait discret. Ces dames, d'ordinaire muettes à cause des représailles, évoquent l'incident avec âpreté. Amédée est un pourri, un salaud. Il vient de dégringoler dans l'échelle des valeurs qu'elles attribuent à l'homme. Lorsque la bête est blessée, il faut en profiter, l'achever, la finir.

En petit comité, Maguy, parle même de boycotter ce minable. Si elle osait, elle irait lui chatouiller les oreilles de quelques phrases de son cru. Des conversations s'installent un peu partout, du style : café du commerce.

Chacun développe son opinion, profite de l'occasion pour vider son sac, argumente même des solutions utopistes sans pour autant s'investir dans une action efficace. L'Arménien a raison : la prostitution, on connaît, et ce n'est pas simple. Tous en parlent, mais indirectement, tous en vivent, alors prudence !

Par contre, pour une petite bonne femme, ces discours ne mènent à rien ou à si peu. Il faut que quelqu'un arrête cette flambée. Robert ne

peut résister tout seul, il risque d'être embarqué dans une sale histoire à n'en plus finir. Avec les proxénètes on ne sait jamais. Elle décide d'intervenir à sa façon.

Ainsi, dans la vie, les choses évoluent par chemins détournés sans qu'on y prenne garde. Subtilité d'un souvenir que nous laissons dans la mémoire de quelqu'un, un jour, à l'occasion d'un geste, d'un mot. Saura-t-on jamais ce qu'un regard furtivement croisé laissera de rêves, échafaudés pour longtemps ? Pourquoi une phrase, qui a fait mouche, restera comme un guide pour certains ? Pourquoi une de nos actions, que nous pensons ordinaire, deviendra un exemple pour autrui ?

La petite bonne femme en question, c'est Clairette, la repasseuse. Elle imagine aller à la source pour trouver une solution. Les femmes possèdent ce sixième sens, ignoré des hommes, qui les rend sublimes. Elle imagine une action en douceur, menée à trois : elle, la femme d'un proxénète et sa bonne. Elles sont, à des titres divers, intéressées par le sujet. Et ça marche ! Clairette s'est prise d'affection pour ce garçon qui, un peu trop seul, semble emporté par la vie telle une herbe folle. A observer la tête de son mari, la femme du proxénète a compris que l'affaire allait s'envenimer. Quant à la bonne, elle est ravie de se trouver au cœur d'une intrigue toute en dissimulation où elle joue enfin un rôle. Robert, centre des préoccupations, ignorant ce qui se trame pour son bien et celui de tous, est envoyé en livraison sur l'invitation de Clairette. Habituellement, les clients viennent chercher leur linge, mais, guidée par sa finesse coutumière, elle lui a confié le caractère très exceptionnel de ce déplacement. Comme en confidence, elle a suscité sa curiosité en lui parlant du luxe, de l'ancien, de la hauteur des plafonds de ces appartements où elle l'envoie. En effet, c'est d'une maison bourgeoise de la rue Sénac qu'il s'agit. La plus belle, d'ailleurs, qui a toujours impressionné Robert par son porche d'entrée.

Vieillies par le temps, deux pierres font sentinelles de chaque côté du porche. Cela date de l'époque des voitures à chevaux où les roues ripaient sur elles. Au bout de cette sorte de tunnel au parfum de mystère, un jardin offre un décor de verdure encadré par une boiserie ancienne. Deux trottoirs étroits bordent le passage. De chaque côté, de lourdes portes au bois sculpté marquent l'entrée des différents logements. Fixées au mur, des plaques dorées, gravées, désignent les activités des occupants : médecin, avocat, notaire. A droite, c'est la

loge du concierge. Sa porte vitrée, masquée seulement par un léger rideau, permet de surveiller discrètement l'arrivant. Pas un papier sur le sol, en quelques enjambées on pénètre un autre monde. La rue Sénac semble s'être embourgeoisée depuis des lustres pour contrecarrer sa voisine parallèle, la rue Curiol, la maudite, la mal famée !

Introduit dans un salon comme il n'en a jamais vu, Robert se fige dans un garde à vous timide lorsqu'on lui dit de patienter. Son paquet sur le bras, plutôt tétanisé, il admire le lustre aux mille reflets qui trône au-dessus de lui. Il apprécie la vitrine sur sa gauche. Une multitude d'objets en porcelaine sont rangés sur des étagères de verre. Tout est nickel ! Une grande baie, aux larges vitres, laisse apercevoir un jardin où un saule pleureur retombe sur un gazon taillé au rasoir. Au fond, il aperçoit le dôme du lycée Thiers, le lycée de Marseille, celui de Marcel Pagnol. Il n'ose se déplacer sur le parquet ciré qui a un peu gémi lorsqu'il est entré. Il s'observe dans les miroirs à petits carreaux biseautés tapissant la double porte qui lui fait face. A sa droite, une imposante bibliothèque en chêne massif étale des livres à la reliure grenat où se devinent les titres dorés. Tout est calme, propre, limpide. Un parfum qui lui est inconnu flotte discrètement. Chaque chose semble être à sa place, depuis toujours, dans un équilibre savamment étudié. Il serait curieux qu'une main maladroite veuille déplacer un seul de ces objets. Ce serait la révolte, ils s'insurgeraient certainement. Un battant de la double porte aux miroirs biseautés s'ouvre. Une dame qu'il ne connaît pas, belle, grande, à la chevelure blonde, apparaît. Elle porte un tailleur gris, un foulard de soie rouge vif, un énorme bracelet en or et une bague qui lance des éclairs. Son parfum s'empare du salon. Souriante, elle s'avance. Sa voix est douce, conforme au décor.

- Ce sont les chemises de la repasseuse ? Mon mari va vous recevoir. Par ici !

Robert entre dans un bureau tout aussi richement meublé mais il n'a pas le temps de l'admirer. La femme referme la porte sur lui. Il est seul, face à un homme assis, trônant derrière un lourd bureau de chêne massif.

- Assieds-toi !

- Je vous apporte un paquet de la blanchisseuse.

- Je sais ! Donne !

L'homme se lève et tend nonchalamment les mains. Le corps penché en avant, les bras tendus, ses manches de veston découvrent les revers de sa chemise, et... des initiales apparaissent. " O.R " Ottaviani Rémo, le parrain, c'est lui !

Subitement Robert réalise l'énormité de la situation, l'anormalité de sa présence dans ce bureau. Il y a un monde entre cet homme et lui. C'est David et Goliath ! Il éprouve la sensation d'être monté à une vitesse vertigineuse par un ascenseur, et d'atterrir. Curieuse inversion de la pesanteur ! Tout cela sonne faux. Jamais il n'a été reçu de cette façon pour une livraison. Il se doute qu'il va se passer quelque chose. Une terrible sensation de tromperie prend possession de son corps. Ses tempes sont dans un étau. Il lui semble qu'un revolver tout proche est braqué vers lui. Il croît même deviner la présence de quelqu'un dans son dos, alors qu'ils sont seuls. Une de ces présences malveillantes, comme lorsque enfant dans le noir de sa cave, il allait remplir un seau de charbon. Il se contracte un peu sur sa chaise. Il pressent qu'Amédée a rapporté son histoire jusqu'à Dieu le père et que celui-ci va donner son verdict. Mais lequel ? Pourquoi cette mise en scène, ce piège ? Pourquoi tous ces adultes s'agitent-ils à son sujet ? Si Clairette savait ça !

A son insu, il vient d'entrer dans le monde des adultes. Désormais, il joue dans la cour des grands, mais il ne le sait pas encore.

- Alors, c'est toi le fameux Robert de la rue Curiol ?

- Oui, la blanchisseuse m'a demandé de vous livrer, mais j'habite rue Messerer, pas rue Curiol.

- Aucune importance, et la livraison je m'en fous. Si tu es là, c'est pour l'histoire avec Amédée.

- Ah ! Vous savez ?

- Je sais tout ce que je dois savoir.

- Vous savez, monsieur, les gens parlent beaucoup trop. Pour moi c'est fini ! Amédée s'est fâché mais j'ai réagi comme ça, sans lui en vouloir. J'avais déjà dit à Nelly que j'aimerais danser avec elle.

- Des conneries, tout ça, c'est pas ce qui m'intéresse. Ce qui m'importe c'est la suite. On parle trop, comme tu dis, et je veux que ça s'arrête. Tu me comprends ?

- Bien sûr, monsieur, mais je n'ai rien demandé aux gens. Je me défends tout seul.

- C'est très bien, continue ! J'aime les garçons comme toi. Voilà ! Amédée est un con, mais c'est pas tes oignons. Ce que je veux, c'est que tu travailles avec moi.

- Comment ça, avec vous ?

- Ecoute, tu es beau mec, tu sais te battre à ce qu'on m'a dit et je sais pour Nelly.

- Comment ça ? Pour Nelly !

- Tu m'emmerdes avec tes comment ça ! Je te dis que je sais ce que je dois savoir. Son homme a quitté la région. Nelly est seule, trop seule. Elle va faire des conneries. Un nouveau va venir s'occuper de ton quartier mais il lui faut des hommes sûrs et plus jeunes que la bande à Amédée. Celui-là, il a besoin de repos. Tu connais tout le monde et surtout on te respecte. A toi de faire en sorte que ça continue.

- Je crois qu'on m'aime bien, mais c'est tout !

- Arrête, ne me coupe pas, j'ai pas beaucoup de temps ! Je te donne Nelly pour commencer et quand tu seras dans les affaires t'agrandiras. Je t'aiderai ! Tu pourras aussi t'occuper de la serveuse du bar Baptistin. Elle ne fera pas de difficulté, je lui ai parlé. Elle est nouvelle, elle a besoin qu'un homme la situe. Tu me comprends ?

- Pas très bien, monsieur. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je vais au lycée pour devenir électricien. Je ne peux pas rentrer dans cette histoire !

- Ecoute, petit ! Tu commences à me les casser sérieusement, je te croyais plus ouvert. T'es pas un rapide ! Tu as déjà baisé Nelly, tu n'auras qu'à faire pareil avec la serveuse. Je mettrai au parfum le mec du bar pour qu'elle soit libre quand elle voudra. Tu la sors un soir, au cinéma, où tu veux. Tu lui paies un coup et tu te démerdes pour finir dans sa piaule. Les filles, ça marche aux sentiments. Ecoute un peu : je t'offre une situation sans te demander un rond de capital. Tu te rends compte ? Deux gonzesses ! Tu sais ce que ça vaut sur le marché ? J'en connais beaucoup qui sauteraient sur l'occasion, mais tu me plais et j'ai mon idée. Ton électricité, tu peux te la mettre où je pense ! C'est simple, tu réfléchis et dans quinze jours tu reviens me donner ta réponse, je dois m'absenter. Allez mec, casse-toi maintenant !

A travers les rues Robert marche comme un automate. S'il s'attendait ! Quelle embrouille !

- Alors Robert ! Tu as trouvé, rue Sénac ?
- Oui, mais j'ai oublié d'encaisser. C'est idiot, ça m'est sorti de la tête.
- T'inquiète pas, la bonne passera. Tu as vu le patron ?
- Monsieur Rémo ? Oui, mais j'ai l'impression qu'il veut m'embrouiller.
- Comment ça, t'embrouiller ?
- D'abord je croyais qu'il allait me passer un savon. Mais au lieu de ça, il m'a fait une proposition énorme. Il a l'intention de changer les choses dans le quartier et il se moque de ce que je fais au lycée. Il me propose deux femmes pour commencer. En clair, il veut que je fasse le proxénète !
- Merde ! Qu'est-ce qu'il lui prend à celui-là ? C'était pas prévu comme ça !
- Qu'est-ce qui n'était pas prévu ?
- Rien ! Je me comprends. C'était une idée à cause de ton histoire avec Amédée. Je verrai ça demain.

Rien n'est plus fort qu'une frustration qui remonte de l'enfance.

Deux jours plus tard, Robert quitte l'épicerie, son cageot sur l'épaule. La bouchère d'en face lui fait de grands signes à travers sa vitre. Jamais elle n'a été aussi volubile à son égard. Depuis la proposition du parrain, il ne sait plus où il en est, tout le perturbe. Il est en état de choc, un rien le fait douter. L'attitude de la bouchère l'intrigue anormalement d'autant qu'elle agite le combiné téléphonique dans sa direction. Qui peut lui téléphoner ? On ne l'a jamais contacté de cette façon. Il faut dire que personne ne possède de téléphone. A part les hôtels, de tous les commerces du quartier, seule la boucherie dispose du précieux appareil. Quant à l'installer dans les appartements, l'idée n'effleure même pas les esprits. Le téléphone, c'est pour les riches !

- Allô Robert ! C'est Nelly, il faut que tu viennes tout de suite, c'est important !

- Je fais ma livraison et j'arrive.

- Boutiquier va ! Viens vite, maintenant tu vas laisser tomber les livraisons.

Décidément, depuis la mémorable soirée du couscous, les événements rebondissent un peu plus chaque jour. Tout cela le dépasse. Depuis son entretien avec le parrain, il n'a pas revu Nelly. Il a nullement l'intention de lui faire connaître le projet du grand patron mais comment le lui cacher ? D'ailleurs, à part Clairette, il ne l'a dit à personne. Surtout pas à sa mère, encore moins à Gaby qu'il voit régulièrement depuis quelque temps, en cachette, dans un recoin de la cave de son immeuble. Ce n'est pas très poétique mais tout devient si compliqué. Quelques jours après la soirée couscous, c'est elle qui a pris l'initiative de ces rencontres. Coïncidence ? Corrélation de cause à effet ? Comment est-ce possible que cette petite seconde d'irréalité, frôlant l'irresponsabilité en le poussant face à Amédée, apporte autant de turbulences dans sa vie ? Jamais il n'aurait pensé que les choses aillent si vite. Un soir, alors qu'il rentre du lycée, Gaby l'appelle, à voix basse, de derrière la porte de son immeuble. Il n'a pas le temps de distinguer quoi que ce soit dans l'obscurité que déjà elle lui mange les lèvres. Depuis, il freine comme il peut parce que tout ce qui lui arrive ressemble à une déferlante, telle celle de la mer un jour de

mistral. Il n'est pas facile de conserver son cap, rester fidèle à ses intentions, lorsque tout s'agite subitement, se disperse en tous sens. Le respect qu'il manifeste à l'égard des femmes viendrait-il de la souffrance que lui a causée sa mère ? De sa timidité ? De sa révolte inconditionnelle pour la prostitution ? De son degré élevé de féminisme ?

Avec la première cliente de la Canebière il a été surpris. Mais pour la seconde, la voisine ? Il n'est pas net dans ses pulsions. Avec Nelly, le soir du bal chez la mère Zabou, il a su maîtriser la situation. Ce soir-là, ce n'était pas une femme qu'il avait dans ses bras mais une sorte de symbole de la prostitution, mais depuis ? En ce qui concerne Gaby, il ne veut pas se précipiter. Dans son esprit ce n'est pas évident : pour elle, c'est autre chose.

Certains soirs leurs caresses deviennent très intimes, mais il ne veut pas faire le saut. Ce ne serait pas honnête.

Honnêteté ou faiblesse ? Conviction ou fragilité d'adolescence ? Que tout cela est compliqué ! Il va falloir être fort !

Arrivé chez Nelly, il n'est pas plutôt rentré qu'elle le plaque contre la porte en lui prenant le visage à deux mains. Pas un mot, tout dans le souffle, il est des moments où l'on se passe de commentaires. Elle l'effeuille, il la caresse. De gestes désordonnés en baisers de plus en plus expressifs, de plus en plus intimes, nus, ils glissent le long de la porte pour rouler sur le tapis de l'entrée. Dans sa cage, un canari jaune apporte son approbation musicale. Ce ne sont pas les grandes orgues des églises, ni la marche nuptiale de Mendelson, mais c'est bel et bien un air de célébration.

- Je savais que ça arriverait, tu es là, pour moi ! Tu es pour moi toute seule !

- Nelly ! Arrête, qu'est-ce qui te prend ?

- Je suis d'accord, tu penses ! Ce matin j'ai vu la femme de Rémo. Elle m'a tout dit.

- Elle t'a dit quoi ?

- Et bien que toi et moi, c'était OK, qu'on pouvait y aller. Maintenant, mon mec, c'est toi ! Je vais te rendre heureux comme jamais tu l'as rêvé. Je veux que tu brilles, que tu sois le meilleur, le plus beau. Qu'elles en crèvent, les autres ! De mon corps je veux te donner ce qu'aucune autre femme ne t'a donné encore.

- Attends, Nelly ! Réfléchis un peu. Il y a à peine deux jours que Rémo m'a dit ses intentions. J'ai l'impression d'être confronté à un réseau des services secrets. Vous allez plus vite que le téléphone.

A cette affirmation, Nelly rit de bon cœur.

- Evidemment, tu ne savais pas ? Nous vivons dans un cercle fermé. Quelquefois, tout se sait sans que l'on comprenne comment, un air qui passe.

Padam, padam...

...cet air n'est pas né d'aujourd'hui.. il vient d'aussi loin que je viens...il parle toujours avant moi...sa voix couvre ma voix...

- J'ai compris ! Le parrain était déjà au courant pour nous deux. Tu le lui avais dit ?

- Mais non, idiot ! Je te le répète, chez nous tout se sait, comme ça. Nous sommes un monde à part et pourtant au centre de la vie.

- Ouais ! Le milieu !

- Si tu veux ! Tu sais, nous savons bien des choses au hasard de nos rencontres. On dit que les femmes parlent sur l'oreiller, mais je peux t'assurer que les hommes sont bougrement bavards ! Par contre, il faut être réglo, sinon... couic !

- Réglo, réglo, c'est surtout la loi du plus fort et règlement en eaux troubles. Rémo veut une réponse pour la semaine prochaine. Je ne suis pas prêt, je ne veux pas rentrer dans son jeu, je ne veux pas de ça !

- Mais tu n'as pas de souci à te faire. Laisse-toi aller, tu vas voir comme je vais t'aimer. Je te l'ai dit, il y a un moment que l'idée trotte dans ma tête. Tu te rends compte ? Aujourd'hui c'est vrai !

- Il n'y a pas que l'amour Nelly, il y a les autres. Le parrain, les cambriolages, les flics, les règlements de comptes, je ne suis pas fait pour cette vie !

- Mais tu ne comprends pas la situation dans laquelle tu te trouves ? C'est extraordinaire ce que tu as fait le soir du couscous. Amédée ne s'en est pas remis. Tu l'as viré du quartier. C'est toi ! Toi tout seul qui as fait ça ! Et c'est à moi qu'on propose d'être ta femme. Je n'ai jamais eu une chance comme celle-là. Mon amour, tu vas casser la baraque. N'aie pas peur, je vais te guider. Dans la profession il y a des loulous qu'il faut connaître. Je te dirai. Si tu veux

avoir une autre fille, je ne suis pas contre, du moment que je reste la première.

- Nelly ! Tu penses trop ! Tu vas trop vite ! Je n'ai pas l'intention de devenir ton mac, ni le mac de personne d'ailleurs. Je n'ai pas voulu déloger Amédée de son piédestal. Pour ce que je pense de lui et de ses façons de faire, merci !

- Mais Robert, tu ne peux pas faire machine arrière. Tu as un ticket avec la chance, ne la laisse pas filer. Rémo t'a découvert, c'est un rapide pour juger un homme. Il évalue de suite la personne qu'il a en face de lui. Il la pèse vite fait. Il sait ce qu'il faut décider. Il t'a choisi, tu es des nôtres maintenant. Tu changes de bord. Tu es avec moi et je t'aime ! Pour toi, je vais bien travailler.

- Changer de bord, changer de bord ! Tu crois qu'il suffit d'un seul ticket pour passer à une autre vie ? Tu crois qu'il suffit de monter dans un train pour que tout s'efface derrière soi ?

- Tu es trop rempli de ta rue, façonné par les gens qui te connaissent, modelé par tes habitudes. Tu ne connais que ça ! Ici, tout te parle et tout te jugera. Nous allons changer de quartier, là où personne ne sait qui nous sommes.

- Tu rêves, Nelly. J'ai l'impression que tu embellis la situation et que la femme de Rémo ne t'a pas bien expliqué ce qui doit changer.

Les jours suivants la sarabande continue. Peu à peu, sournoisement, elle l'enveloppe, le pénètre, le séquestre, dans une sorte de bulle sans issue. A la façon de la mèche qui fuse vers l'explosif, la nouvelle de la promotion de Robert circule dans toute la famille des marginaux qu'il croyait connaître. Dans un milieu aussi fermé, secret, on ne peut voir de l'extérieur. Seule l'enveloppe est accessible. Pourtant, depuis son enfance, il est confronté à la prostitution. Il est né dedans ou plutôt il y est tombé par inadvertance.

On ne choisit pas sa naissance !

Grande est la différence entre côtoyer un système, l'approcher, l'observer et y être impliqué, noyé, fondu au point de le faire fonctionner, d'en être une des particules génératrices. Par un accord tacite, tous les acteurs de ce quartier se respectent. Cependant, ils s'accordent dans un climat de connivence mesurée car chacun tient à conserver ses bases, ses convictions. Ils veulent bien accepter l'existence de l'autre, tout en désirant rester eux-mêmes, et ne pas manger le même pain. Partenaires obligés, ils voguent cependant sur

la même galère. C'est la cohabitation de plusieurs communautés, ne parlant pas la même langue, divergeant dans leurs certitudes et qui néanmoins s'adressent un sourire tous les matins. Il est certain que dans ces conditions, ceux qui sont plus loin dans la ville ne peuvent comprendre, et encore moins accepter, l'état de prostitution. Ils sont à l'orée du problème, ne vivant pas les mêmes situations, ne respirant pas le même air, n'éprouvant pas les mêmes sensations. Tout naturellement, ils ne conçoivent que le côté amusant, caché, inavoué, dans lequel ils viennent se vautrer incognito, s'encanailler, assidûment ou enterrer une vie de garçon. Rien d'étonnant à ce qu'ils se justifient en qualifiant la prostitution telle un mal nécessaire, incontournable, mais intolérable à proximité de leur lieu de vie. C'est ainsi que naissent les quartiers chauds d'une ville, les ghettos. Où les résidents ne sont ni plus beaux, ni plus moches qu'ailleurs, mais catalogués, classés dans un monde particulier. Selon cet état d'esprit, saupoudré de fric, le plus vieux métier du monde a encore de beaux jours devant lui !

Et voilà que Maguy apporte à son tour son obole !

- Alors Robert ! J'ai appris que les choses sont au mieux.

- Ah non ! Certainement pas ! Depuis l'autre soir, c'est la purée.

- Mais non mon petit, tu vas voir comme la vie est formidable ! Tu as tout pour toi : tu es beau mec, jeune et tu as du caractère. Si tu veux un coup de main, je suis là. Et même, si certains soirs tu as un coup de vague à l'âme, viens ! Je connais un bon médicament, efficace. Pour ton capital, je peux m'en occuper. Les filles je sais comment faire, je les surveillerai. Mes chambres du premier sont à ta disposition. D'ici, je pourrai te mener ça sans problème.

- Mais Maguy, qu'est-ce que vous avez tous ? Je n'en veux pas de tout ça !

- Comme tu voudras, mais tu sais que je suis là. Les débuts ne sont pas simples et tu vas vite comprendre qu'il ne faut pas être seul dans ce business.

Décidément, ses illusions s'envolent dans un fracas à tout rompre. L'attitude bon enfant de chacun se métamorphose dès que la réalité reprend ses droits. Le business ! Ils n'en sortiront donc jamais ! Il va falloir être plus que fort. La difficulté devient géante, elle l'écrase. Il n'a jamais été aussi seul. Où se réfugier ?

Le coup de grâce arrive un soir, alors qu'il rentre tard du lycée où il suit des cours de rattrapage. Depuis tous ces événements il a beaucoup à récupérer, l'électricité n'est pas une nature simple. Dissimulée dans son couloir, Mimi l'attend. Dans l'obscurité, il est agressé par un violent parfum. Puis, devinant une présence, il néglige sa boîte aux lettres où il actionne habituellement l'interrupteur de l'éclairage. Les minuteriers ne sont pas encore à la mode. Ce n'est pas Arthur comme l'autre fois, ce parfum est celui d'une femme.

- Bonsoir ! Je suis de repos. J'ai pensé qu'on pourrait aller au cinéma.

Il ne reconnaît pas la voix, mais il devine peu à peu la silhouette de la serveuse qu'il a aperçue quelquefois au bar Baptistin.

- Au cinéma ? Avec tout ce que j'ai à faire pour mes cours, il n'en est pas question.

- C'était une idée, il faut qu'on parle tous les deux.

- Ecoute, tu es bien gentille, mais je me doute de ce que tu veux me dire. Je crois savoir pourquoi tu es là. Alors, mettons les choses au point tout de suite : je n'ai rien à faire avec toi. Rémo se trompe, je ne suis pas le mec qu'il lui faut.

- Mais tu sais, je t'ai remarqué dans le quartier. Je te trouve mignon. Si tu veux, on peut se voir de temps en temps, juste comme ça.

- Mignon, je ne sais pas, mais tu n'es pas tombée de la dernière pluie, tout d'un coup, par hasard. Le tam-tam a fonctionné et aussitôt tu rappliques.

- Mais non, voyons ! Je te dis que tu me plais, c'est tout ! Il y a un moment que je veux te rencontrer. Tu me trouves moche ?

- Ce n'est pas ça ! Au contraire, tu es à croquer...

- Alors qu'est-ce que tu attends ? Approche !

Re belote ! Il est de nouveau pris dans ses hésitations. Une fois de plus, il manque de fermeté. Il ne sait pas dire non énergiquement et Mimi se méprend sur ce court silence. Elle a des arguments, la mâtime ! Elle les développe aussitôt. Il est agressé, en pleine contradiction, sans réaction immédiate, comme d'habitude. Il est tel un accidenté de la route qui ne comprend pas pourquoi il s'est écrasé contre un platane. Et le pire, c'est que Mimi n'a rien d'un platane ! Elle a la souplesse d'un roseau, la tendresse d'une pêche de vigne, des contours à damner un saint, des mains et des lèvres... à interdire tout refus. Heureusement le voisin du troisième, qui a oublié sa clef, tambourine à la porte en appelant sa femme.

Les jours défilent et Robert ne sait à qui se raccrocher. Il refuse de faire les livraisons, il se voudrait invisible, il rase les murs. Le soir au garage, il a l'impression que quelqu'un va surgir de l'ombre. Il gagne du temps afin de trouver enfin l'âme sœur qui le sortira de l'impasse. Mais il y en a un qui n'attend pas, c'est le parrain. Les femmes l'ont servi pour la première rencontre mais cette fois, ce serait s'abaisser que de faire appel aux gonzesses. C'est une histoire d'hommes ! Le petit ne vient pas à lui, il faut donc qu'il sente la botte du patron ! Et la botte n'est pas secrète, mais efficace. Sans heurt, il le fait enlever par deux argousins de ses fidèles. C'est ainsi que Robert se retrouve dans une petite chambre de la rue Haxo, près de l'opéra. Devant lui, Rémo le parrain et à côté, oh surprise ! Un ancien de la communale. Un grand de la classe de fin d'études, celle du certificat, lorsqu'il est entré en CP, avant la guerre. C'était un de ces chefs qui hantaient la cour de récréation usant de leur grande taille et leur muflerie. Une de ces premières terreurs que la vie nous réserve.

Un jour, alors qu'il joue aux billes autour d'un platane, Robert reçoit en pleine tête le ballon des grands. Il se relève. Rassemblant toutes les forces de ses six ans, il shoote rageusement dans la sphère. Le geste a évidemment déplu à Louis Molleuc, Louis le Molosse comme on le surnommait à l'époque. Le justicier s'approche du petit audacieux, le gifle et écrase les billes de terre sous son pied.

En une seconde la scène a resurgi de la mémoire de Robert. Qu'est-ce qu'il fait là, Molosse ?

- Alors petit, il te faut un faire-part pour venir me voir ?

- Je réfléchissais, monsieur Rémo.

- Il faut vraiment que tu me plaises pour que je ne te fasse pas faire le grand soleil. Le nouveau mec dont je t'ai parlé pour ton quartier, c'est lui, Loule. Alors ? Ta réponse ?

Il est des moments dans la vie où une décision vient comme l'éclair. On ignore, une seconde avant, que tout va aller inexorablement très vite. Cela tient à peu de choses, à si peu de choses. Si le grand de la communale n'avait pas été là, que se serait-il passé ? Robert était sans solution. Tandis que tout à coup, un sentiment de revanche l'envahit, monte en lui, le brûle. A sa façon, il va pouvoir enfin lui rendre sa

gifle. Lui aussi, il est grand maintenant. Telle la vengeance, ce sera pour le beau Loule, un repas froid.

Rien n'est plus fort qu'une frustration qui remonte de l'enfance.

- C'est d'accord, monsieur Rémo.

- Mec ! Pas de monsieur entre nous, ça fait pédé. Ton lycée, je m'en fous, mais puisqu'il y a les grandes vacances ce sera plus simple pour que tu mettes Loule au parfum dans ton secteur. Par contre, il faut que tu te formes. D'abord, il va t'emmener faire un tour dans son ancien domaine, à Bordeaux. Il te fera voir le travail de plus près. Ton quartier, c'est bien joli, mais il faut que tu connaisses autre chose. Par contre, une règle d'or de notre métier que tu dois apprendre de suite : pas un mot à qui que ce soit ! Tu la fermes ! Sinon, c'est les emmerdes qui vont pleuvoir.

En quelques minutes, c'est la bascule. Tout se met en marche à la vitesse grand V. Robert reste muet, interdit, tant le ton est sec, directif et ne laisse aucune place à un quelconque commentaire. De ce type, pourtant pas très grand, il émane une force qui engendre la conviction. Il est de ceux qui sont là pour commander, diriger. Ce sont des meneurs d'hommes. Ce n'est pas un hasard s'il est le parrain ! Evidemment, Robert se gardera bien de rappeler à Molosse l'épisode de la cour de récréation, rue Eydoux. Il ne faut pas revenir sur ce qui fâche et puis, ce serait un brin de nostalgie que l'énergumène de la communale qualifierait peut-être de bon vieux temps. Molosse a huit ans de plus que lui, il doit aller vers la trentaine. En avançant dans l'âge, la différence se fait moins sentir. Malgré ses dix-neuf ans, Robert a rattrapé le grand en taille. Au fait ! Il ne faut pas qu'il se trahisse en l'appelant Molosse, sinon Louis Molleuc remonterait le temps lui aussi.

La vie a patiné le visage de Loule, à force de bagarres, de nuits blanches, d'alcool, sans oublier deux séjours aux Baumettes. Il a perdu cette arrogance juvénile qui faisait fléchir ses victimes de la cour de récréation. Aujourd'hui, il paraît plus approchable. Par contre, il possède les attributs et les finitions du proxénète. Les cheveux gominés, le costume clair, la cravate blanche tranchant sur une chemise noire, des souliers en croco et une grosse chevalière symbolisent le personnage.

Les choses vont assurément changer dans le quartier. Sans doute, certaines regretteront-elles l'époque passée, celle d'Amédée !

CIQ Arenc-Villette

Au cœur d'un antagonisme, cela s'appelle prendre la forme de l'angle du mur.

Le plus souvent, les départs en vacances sont attendus durant de longs mois. Robert, qui n'a jamais quitté le quartier, tout au plus pour les environs, n'échappe pas à cette attente effervescente, bien que la perspective de les passer avec Molosse soit de nature à le perturber particulièrement. De plus, il lui faut donner des explications plutôt oiseuses à sa mère, le plus possible évasives, de façon à justifier son départ lointain. Un mensonge bien ficelé est de rigueur. Il ne tient pas à divulguer son projet fou. Dans ce monde où le tam-tam fonctionne plus vite que le téléphone, mieux vaut être très prudent. Comment pourrait-il expliquer son incompréhensible décision sans dévoiler la revanche sur la communale ? Pire ! Il lui faudrait révéler ses déboires passés, sa fragilité dans la jungle de la cour de récré. De plus, il est exclu que le nouveau patron du quartier se doute du piège qu'il veut lui tendre et dont il n'a d'ailleurs pas encore la moindre idée.

Le soir, enfermé dans sa chambre devant l'armoire à glace, face à cet autre, ce double qu'il va devenir, qu'il doit créer, il entame un monologue.

- Qu'est-ce que je pourrais bien trouver pour rendre à monsieur Louis Molleuc la monnaie de sa pièce ? Il faut que je joue serré pour lui faire croire que je suis de sa trempe. C'est tout de même énorme ! Pourquoi j'ai dit oui au parrain ? J'aurais pu doubler Molosse en douce, sans qu'il sache d'où ça venait. La preuve !

Il ne m'a pas reconnu. Le salaud ! Il a dû tellement en donner, des gifles, que la mienne est aux oubliettes. Il faut que je trouve quelque chose de génial !

Le sommeil est long à venir. Robert éprouve la sensation de s'être élancé dans les airs et de planer comme dans les rêves, à la différence que ses yeux sont grands ouverts et qu'il n'y a pas de piste d'atterrissage. Il n'est pas facile de jouer dans la cour des grands ! Il faut procéder par ordre, d'abord les vacances avec Molosse.

Les années précédentes, il lui est arrivé de partir chez des connaissances, des amis, pas très loin, pour combler le temps.

Quelquefois gagner un peu d'argent mais surtout pouvoir raconter, à la rentrée, faire comme les autres. C'est ainsi que dans un des grands jardins potagers de Mazargues près de l'obélisque cher à l'architecte Raymond Penchaud, que Jules Cantini a fait déplacer là pour construire sa fontaine à l'Italienne place Castellane, Robert a satisfait aux plaisirs des champs. Si l'on peut dire, car attacher les tomates sous le soleil, cela donne des réactions du côté des reins et le redémarrage du lendemain est pour le moins difficile. Où sont les vacances d'antan ?

Les vendanges

Il a dix ans. Sa mère le confie à des amis, un couple qui s'emploie comme journaliers aux travaux des champs. Lui est un ancien berger ; elle, travaillait dans une laiterie. Robert découvre une autre vie. Le temps des vacances, il la partage avec ces gens qui l'ont adopté dès le premier jour. L'école ne reprenant qu'en octobre, cela laisse le temps de s'adonner aux vendanges, dans la campagne de Gémenos, à quelques kilomètres de Marseille. Ce hameau, au creux d'un cirque rocaillieux d'où émerge le clocher d'une église, semble si loin lorsqu'on n'a jamais quitté la maison maternelle ! Jean Lumière, un artiste d'avant la guerre, l'a d'ailleurs chanté :

*“ Je sais une église au fond d'un hameau
dont le fin clocher se mire dans l'eau... ”*

Au matin de ses premières vendanges, il se noie dans la masse des enfants accompagnateurs qui grappillent plus qu'ils ne récoltent. Ils virevoltent comme des moineaux saisissant l'aubaine offerte de se gorgier avec la conviction qu'ils vont tout manger. Ils courent d'une souche à l'autre, s'interpellent. C'est à celui ou à celle qui brandira avec fierté la grappe la plus grosse. Cependant, au fil des heures, Robert prend goût à cette découverte du fruit enfoui sous les feuilles pourtant récalcitrantes. Les mains mouillées des restes de rosée, un peu poisseuses aussi, il se prend de passion pour cette récolte. Les autres moineaux, après avoir jeté quelques grappes dans une comporte, se sont envolés vers les pêchers tout proches.

Ainsi, Robert s'intègre dans la troupe multicolore des vendangeurs, la colle, comme ils disent. Une femme, la moussaïguo, l'intrigue. Dans un accoutrement des plus rustiques, elle gesticule beaucoup en indiquant le positionnement de chacun. Son grand chapeau de paille cache un visage pointu au regard perçant. C'est la meneuse. Pendant la coupe, il ne faut pas la dépasser, mais elle ne doit pas avoir plus de trois souches d'avance. Tout un programme qu'il faut saisir rapidement sous peine de passer pour un incapable. Donc, les vendangeurs rémunérés gardent en point de mire la moussaïguo.

Robert a compris le défi et il se prend au jeu bien qu'il ne soit pas concerné par le leader de la colle. A la surprise de certains, il a demandé des ciseaux, sorte de petit sécateur bien adapté pour la coupe des grappes. Il fait presque jeu égal avec les grands, ce qui le stimule, efface la fatigue. Le travail des uns devient pour lui un jeu. Les feuilles, toujours chargées de rosée, lui barbouillent le visage. Il se love, se démène près des grappes où se mélangent des odeurs inconnues. Les sarments agressifs le décoiffent. Il chasse d'un revers de main une araignée mécontente. Au risque de se faire piquer, il se dispute avec une abeille. Quelques grains pourris laissent échapper un petit nuage blanchâtre lorsque la grappe tombe dans le seau. Hâtivement, il en sort une ou deux feuilles de vigne prisonnières entre les grains. Le chant des femmes est rythmé par le bruit des sécateurs.

- Porteur !

La première fois, cet appel l'a surpris enfoui sous les sarments tentaculaires. Aussitôt, un homme surgit du fond de la rangée. De sa position, au pied de la souche, Robert a l'impression de voir arriver Gulliver avec une hotte accrochée dans son dos. Des vendangeurs se précipitent et vidant leur récolte sur son échine. L'homme repart d'un pas lourd, vers une comporte au bout de la vigne, écrasant au passage des mottes de terre.

Pour la première fois, Robert éprouve la sensation délicieuse d'être reconnu comme faisant parti des grands. Sur le chemin du retour, fourbu, il n'est pas peu fier de porter sur l'épaule sa récompense, un panier rempli de belles grappes. Il n'est pas au bout de ses surprises. Le soir venu, c'est la distinction suprême. La patronne du vignoble, reconnaissante de ses efforts, le fait chercher pour l'inviter à la table des vendangeurs. De tous les enfants, il est le seul dans ce cas. Le fils de sa famille d'accueil, piqué par la jalousie, perçoit cette invitation

comme une fausse note, pire, un affront. Comment un gamin de la ville peut-il lui faire la pige de la sorte ? C'est une frustration qu'il lui fait payer les jours suivants en lui refusant un tour à vélo. Et dans le même esprit, la petite voisine, blondinette aux pommettes roses, est écartée du vendangeur d'occasion.

Mais aujourd'hui, bien que ces vacances soient prévues dans le Bordelais, il s'agit de vendanger un tout autre fruit. Et pour celui-là, il n'a pas d'outil ! Certes, il sait que c'est juteux comme le nectar des vignes, mais ce breuvage prend un goût de ciguë. La phrase de l'épicier arménien revient à son esprit :

“ L'argent que donne le client à la prostituée, c'est le paiement d'un service rendu, mais c'est surtout l'indemnisation due à l'absence de l'amour ”

Tout en imaginant une stratégie au sujet de Molosse, il se perd dans sa contradiction. Il se découvre en opposition avec l'autre lui-même. Il éprouve le sentiment d'être deux dans un même corps. Il va falloir changer de peau. Les choses de la vie sont ainsi, tenaces, imbriquées, enchevêtrées, puis cadénassées. Au fil des jours elles s'additionnent, s'entassent, nous environnent, nous enchaînent, nous étouffent et nous projettent contre un mur, au fond d'une impasse. Telle la trame d'un tissu, on les dirait unies pour nous envelopper, nous isoler, interdisant les joies pourtant si proches. Tout cela à notre insu, et pourtant, c'est nous qui les avons disposées ainsi, patiemment, comme l'araignée qui tisse sa toile. Il semble que notre cheminement dans l'existence soit condamné à une suite d'épreuves, par bonds successifs, animé du besoin de sauter un obstacle pour échouer inexorablement sur le suivant. Les difficultés passées perdent alors leurs couleurs vives, s'estompent, s'enfoncent au loin, derrière nous. Elles deviennent dérisoires, presque ridicules face à l'obstacle du moment. Devant la tâche qui l'attend, les difficultés qu'il pressent, Robert se surprend à regretter l'angoisse du noir de la cave lorsqu'il allait chercher du charbon. A tout prendre, il préférerait retrouver les misères de la communale. Au fond, elles n'étaient pas si terribles ! Quelques billes de perdues, une insulte pour une mère, une gifle, un coup de poing, un

peu de honte, avec les années tout cela devient banal, enfantin, jusqu'à en éprouver un semblant de nostalgie, presque de tendresse. On veut ignorer tout ce qui s'est enfoui dans l'inconscient depuis des années. Alors, pourquoi ce sursaut ? Pourquoi cette gifle lointaine a-t-elle rejailli pour tout raviver et laisser place à la vengeance ? Le moment présent est terriblement vivace, il faut le solutionner. Souvent, des décisions graves se prennent sur des terrains d'angoisse.

- Robert ! Tu pars pour longtemps ?

- Non, Gaby, quelques jours. Pour une fois que j'ai l'opportunité de changer d'air, j'en profite. C'est un collègue du lycée qui m'a invité chez lui, dans le Bordelais. Ses parents possèdent un peu de terrain avec des vignes qui leur viennent de famille. Je vais retrouver la campagne, les viticulteurs. Tu sais, j'y ai un peu touché lorsque j'étais plus jeune. Mon collègue m'a rempli la tête de cette ambiance, les pratiques pour faire le vin, le chef de chai, les fûts énormes, c'est paraît-il, tout un rite.

- Tu m'écriras ?

- Evidemment, sois sans crainte, je ne vais pas au bout du monde. Ce sont des gens civilisés, tu sais !

Bien que son temps d'interdiction de séjour sur Marseille soit écoulé, Molosse n'y a fait qu'une courte apparition. Telle une ruse de Sioux, il a été convenu que Robert le rejoindrait à Nîmes par le train, la suite du voyage se fera en voiture.

Pourvu de mille recommandations maternelles d'usage, il s'engage vers cette curieuse aventure, pour le moins follement incertaine, dans laquelle il s'est impulsivement engouffré. Seule Gaby l'accompagne.

Un quai de gare... la beauté d'un matin.

Deux cœurs se séparent... un ciel bleu, serein.

Des lèvres balbutient... contre une joue satin.

Deux regards se supplient... le départ d'un train.

Molosse est sensé lui inculquer les rudiments de la profession en faisant le tour de quelques cheptels dans le sud-ouest. Il va falloir jouer serré ce double jeu catastrophe.

Très vite, Robert jauge son coéquipier. Il a une cervelle telle une passoire. Dans la voiture qui les amène vers Bordeaux, les détails ne manquent pas. Loule, puisqu'il faut désormais lui donner son nom de bataille dans le domaine qu'ils vont explorer, est d'une inconscience démesurée. L'argent ne le gêne pas, il en a plein les poches. Robert est époustouflé, lui, qui habituellement tire à hue et à dia. A la pompe à essence, c'est un pourboire mirobolant parce que la fille lui a adressé un sourire commercial. A l'hôtel nîmois, où ils se sont rejoints, la tête du garçon d'étage s'illumine à la vue du pourboire. En cours de route, au bar des routiers, Loule fait encore le beau en offrant une tournée générale.

Enfin, tard dans la soirée, ils arrivent chez Germaine dont Loule a rebattu les oreilles de Robert tout le long du parcours. Elle utilise tout l'immeuble. C'est un ancien claque qui s'est transformé en hôtel particulier. Tout y est cossu, propre, imposant, silencieux, désert. Depuis la maison de Rémo, Robert croyait avoir tout vu, mais ici tout est un ton au-dessus. Au bout d'un interminable couloir tapissé de tentures et de tableaux où copulation, cunnilingus sont discrètement suggérés, Germaine les accueille. Plantée dans l'encadrement d'une porte vitrée à double battant, souriante, elle plastronne. La lumière qui lui vient dans le dos, découpant sa silhouette, la fait sentinelle des lieux.

- Alors, mes chéris, vous avez fait bon voyage ?

- Impeccable, méméine, pas un pet, tout baigne !

- Dis, petit con, tu sais que je ne veux pas de ton diminutif. Et encore moins de ton ...madame Germaine que tu me sers lorsque tu es saoul. Loule lui prend la main pour un simulacre de baisemain. Elle fait mine de le gifler tout en arborant un sourire d'entendement. Au fond, elle est plutôt flattée, même si l'hommage est discourtois. Son visage devient plus tendre mais sérieux, examinateur, lorsqu'elle se tourne vers Robert. Rapidement, son regard balaie de la tête aux pieds l'aventureux qui, subitement, s'étonne d'être là. Tout est allé si vite ! Il éprouve le sentiment très désagréable qu'il va subir une correction sous peu. Cette sensation d'enfance que l'on ressent lorsque, après une bêtise, maman s'approche de nous, menaçante. Cet instant angoissant, dans l'urgence, où l'on se recroqueville pour parer au plus pressé. Pourtant, Germaine n'a rien d'une ogresse. Bien au contraire, son décolleté propose la naissance d'une gorge à découvrir plus encore.

Un vallon prometteur où l'on redeviendrait volontiers enfant pour y promener des baisers. Les lèvres de l'hôtesse scintillent à chacun de ses mots. Son abondante chevelure blonde auréole un visage déjà doré pour l'été. Elle est attirante, charmeuse.

- Alors, c'est toi le nouveau dont Rémo m'a parlé ?

- Oui, madame, je m'appelle Robert.

- Tu es mignon et poli, ça me change de cet ostrogoth de Loule. Mets-toi à l'aise, ici, pas de chichi. Si tu veux quoi que ce soit, tu me demandes. Allez ! On passe au salon prendre une coupe.

De la grande baie aux cantonnières de velours, on aperçoit le grand théâtre de Bordeaux. Robert n'a pas assez d'yeux pour détailler ce qui l'entoure. A peine est-il au centre du salon que deux jeunes femmes s'approchent de lui.

- Je te présente Mercedes et Mina. J'ai pensé que tu n'aimerais pas rester seul pendant ton séjour. Elles te serviront de guide. Loule n'en a pas besoin, mais quelquefois il lui faut quelqu'un pour le ramener. Je ne veux pas te mettre dans la difficulté, tu es ici en visite. Rémo m'a fait des recommandations pour ça. Les filles ! Allez prendre des coupes, je vais sortir une roteuse. (14)

Profitant de ce court instant de solitude, Loule entame son travail d'initiateur.

- Tu as zieuté Germaine ? C'est un sacré morceau hein ! Toute en gueule et en arrondis. Elle est tanquée, mais pas touche ! Elle est la locataire principale dans le slip du parrain d'ici, si tu vois ce que je veux dire. Alors, si tu mords les plates-bandes, un matin tu flotteras jusqu'au bout de la Gironde, à la Pointe de Grave. Les deux filles sont bien ! Elles ne sont pas au tapin, Germaine en a fait ses hôtesse. Elles font partie du décor pour arrondir certaines situations où il faut beaucoup de tact, de compréhension. Mina est très gentille, docile pour tout ce que tu voudras. Par contre, Mercedes, c'est une vorace. Dès qu'elle le pourra, tu y as droit, elle va te brouter. Mais attention ! C'est toi le mac, tu ne leur dois rien. Ce sont elles qui doivent ! Ne te laisse pas endormir, surtout au début. Tu es nouveau, elles vont t'essayer aux sentiments. Tu vas avoir droit aux petits cadeaux et au lit, elles vont se défoncer. Mais si, à un moment quelconque, tu t'aperçois qu'elles vont te coincer, si elles t'ont bien fait jouir, tu

balances deux torgnoles, ça, elles le comprennent de suite. Tu n'as rien à expliquer !

(14) Roteuse : Bouteille de champagne.

De cette première journée, Robert a retenu qu'il fallait une sacrée santé pour tenir la cadence. Après le voyage, les présentations, les agapes dans un restaurant du centre où il n'a fait qu'écouter, la soirée en joyeuse compagnie jusqu'à une heure fort avancée dans une boîte de nuit, il se retrouve enfin à l'hôtel. Sans qu'il s'en rende compte, Mercedes et Loule ont disparu et c'est Mina qu'il aperçoit derrière lui dans le miroir de la salle de bains. Le mélange de fatigue et de verres successifs a sans doute créé un trou le rendant inconscient. Il a dû manquer un disque dans cette première soirée de formation ! Il est propulsé à l'énième leçon, celle de l'intimité. Après une baignoire à deux, il est quatre heures du matin, le cours sur l'anatomie de Mina débute.

Comme cela était prévu, Loule organise une tournée générale de façon à former l'apprenti proxénète. Il doit alterner la réalité et le boulot sous des aspects de fête. Ainsi, après les filles, Robert fait la connaissance du grand théâtre de Bordeaux où l'on donne une opérette : Rose Marie, avec le couple vedette, Paulette Merval-Marcel Merkés. Le chant indien, le totem-tomtom, cela lui rappelle les refrains à la table de repassage, chez la blanchisseuse du quartier.

Où es-tu, la boutique de Clairette ?

Dans cette région, les vignobles étant incontournables, le quatuor Mina, Mercedes, Loule, Robert, fait étape chez un vigneron ami de Germaine. Très vite Robert apprend que la maquerelle du parrain rend des services au maître des lieux en lui organisant des soirées particulièrement fofolles. Le monsieur est donc très accueillant. Il ne tarit pas d'éloges pour la dame de Bordeaux. Il fait de bonne grâce les honneurs de sa cave et de sa table. Robert n'est pas au bout de ses surprises lorsque, à l'abri d'un demi-muid, la nièce du vigneron lui offre ses lèvres. Quelle maison ! La mignonne a d'autres arguments à son actif mais elle remettra ça, à l'occasion, lui dit-elle. Pour l'instant, elle a offert un acompte à ce nouveau venu.

Les jours qui suivent sont consacrés au pays basque. Le parrain de la région est bien organisé et Loule a été à bonne école. C'est la descente par Biarritz, Guéthary et Saint-Jean-de-Luz. Dans ce petit port, Mina a tenu à faire visiter la très belle église basque aux pourtours de bois ciselés. Elle apprend à Robert que Louis XIV s'y est marié. D'ailleurs, une plaque commémorative l'atteste au-dessus de l'emplacement de la porte par laquelle le roi et la reine sont sortis. Porte qui a été murée par la suite. Mina ferait un cicérone parfait si le voyage n'avait, pour lui, un caractère plus grave. Après avoir déjeuné au bord de l'eau, à la sortie du port, dans le quartier de Socoa où les sardines sont divines, ils se retrouvent sur la Rhune (*larre-dun, pâturage en basque*). C'est la seule colline de la région que l'on gravit en serpentant, calé dans un train à crémaillère un peu vieillot. Tel un parfait touriste, Robert découvre des chevaux en liberté, les pottocks, et des moutons aux longs poils. En haut de la Rhune, c'est un 360° féérique. Le ciel s'est habillé de bleu. L'océan à perte de vue, l'Espagne à portée de main, la vallée de la Bidassoa et ses mamelons, au loin se devine San Sebastian, sur la droite c'est Biarritz. Saint-Jean-de-Luz est à ses pieds.

Quel décor ! Où es-tu, le voyage dans la voiture de la Toussaint ?

Dans la descente du retour, sur la banquette au bois lustré du petit train, Mina profite du chaotique de ce wagon rudimentaire pour se pelotonner contre lui. Il essaie de ne rien laisser paraître devant Loule qui, de temps à autre, lui fait cependant un clin d'œil d'entendement.

Après une virée dans quelques bars de connaissance, il est décidé de dîner chez Josépha et d'y passer la soirée. Au comptoir, comme à son habitude, Loule offre la tournée. On parle fort et les

sujets sont plutôt gras. Rien à voir avec la classe de Germaine, la dame de Bordeaux. L'hôtesse, une espagnole très brune, aux cheveux courts, promène une corpulence avantageuse. Elle a le verbe facile et un sourire qui offre de belles dents tranchant agréablement avec son teint mat. C'est une belle femme, accueillante à souhait. Elle est homosexuelle et trois filles travaillent pour elle.

Cela n'existe pas rue Curiol !

La soirée est très conviviale. Josépha n'est pas Maguy. Ici, l'accueil est plus rustre qu'à Bordeaux, mais la circonstance est différente, alors, tout nouveau tout beau ! Robert se laisse bercer par ce nouveau vertige, exaltant. Vers minuit, deux matelots en goguette, ayant

passablement arrosé leur escale, entrent dans l'établissement. La patronne les dirige vers la porte sans succès. Alors, Loule se lève pour faire le ménage. Robert le suit, histoire de ne pas faire tapisserie. Il veut simplement expliquer aux matelots qu'il faut aller ailleurs. Mais Loule, plus expéditif, fait entrer la machine à torgnoles et c'est le pancrace. L'ambiance se rafraîchit. Mercedes met un disque au juke-box pour désamorcer, faire la coupure, comme ils disent dans le jargon des voyous. Elle entraîne Loule. Mina glisse lentement sur la banquette de cuir, sa cuisse presse celle de Robert.

- Tu as été formidable. Ces deux gars méritaient de se faire sortir. On n'a pas idée de perturber un établissement comme ça !
- Tu sais, c'étaient de pauvres bougres. Ils ne voulaient pas faire de mal, mais s'amuser un peu.
- Toi, tu ne seras jamais méchant !
- Laisse ! C'est pas tes oignons !
- Pourquoi tu me rembarres ? Je ne voulais pas te vexer.
- Tu n'as pas à savoir et il n'y a rien à comprendre. C'est pas tes oignons, c'est tout !

Le temps passe. L'ambiance est redevenue vivable lorsqu'une fille, plutôt maigrichonne, entre. Elle s'approche de Josépha et lui parle à voix basse. De triste, elle n'en a pas que l'air. Son corps frêle, ses habits sombres, sa silhouette, sont l'image type de la pauvre fille paumée, mal nourrie. On dirait une ombre, elle sent la fièvre. La maquerelle vocifère. Elle l'empoigne vigoureusement par un bras et la dirige vers une petite porte vitrée qui semble là pour recevoir les détritrus indésirables. En même temps, elle interpelle un gars assis plus loin.

- Ernest ! Tiens, tu t'occupes d'elle, direction le bat'd'af !

Mina et Mercedes baissent un peu la tête, feignant de ne pas avoir vu la scène. Le bataillon d'Afrique, elles savent ce que cela veut dire. La fille va connaître les BMC et les Bouzbirs (15). Robert joue les candides pour donner un peu d'importance à Loule.

- Loule, qu'est-ce qu'il se passe ? Qui est-ce cette fille ?
- C'est une gonzesse à Josépha. Elle est conne. Parce qu'elle a froid sur le port, elle va se retrouver en Afrique. Comme ça elle aura chaud aux miches. Allez, les filles, on se tire !

Pour Robert, la visite touristique est terminée. Il en a assez vu.

De retour à Bordeaux, une autre difficulté l'attend, un peu à la façon d'une couche supplémentaire pour terminer l'œuvre. Germaine les accueille avec un ton grinçant. Elle tourne en rond, virevolte. A coup sûr, il y a quelque chose qui ne va pas.

- Les enfants, vous tombez bien ! Il y a du boulot pour vous. J'ai une merdeuse qui ne veut en faire qu'à sa tête. J'ai été patiente, mais il y a des limites à tout. Elle n'a pas compris qui commande ici !
- Si tu peux être plus claire, nous saurions de quoi tu causes.
- Je cause pas, j'explique, et il faut comprendre vite !
- Alors, tu dictes et nous verrons après.

(15) *BMC = Bordel Militaire de Campagne.*

Bouzbirs = Maisons closes

- C'est tout vu ! Depuis quelque temps, à la boîte, j'ai embauché une petite bien roulée, comme entraîneuse. Elle marche aux bouchons. Mais cette perruche gonfle les clients avec des histoires de son pays, de sa jeunesse. Là où elle était, c'était mieux, on la comprenait, elle faisait comme elle voulait, et j'en passe !

- D'où elle vient ?
- Des environs de Poitiers, dans un trou dont je ne me rappelle plus le nom. Elle a débarqué avec sa mère, comme si ça tenait debout.
- Et alors ?
- Et alors ? Elle ne comprend pas que de temps en temps il faut qu'elle pousse le bouchon un peu plus loin avec les clients. Il faut qu'elle rentre à fond dans la profession. On dirait qu'elle est de passage, en touriste. Elle ne veut pas prendre de risque, pourtant je lui ai promis un protecteur. Elle n'a rien à craindre, mais elle veut travailler seule. Tu vois le genre ? Chez moi ce n'est pas l'armée du salut. On fait comme je dis et pas plus !
- Si je comprends bien, tu veux que quelqu'un lui explique.
- Tout juste ! Alors, Loule, tu vas t'en occuper avec le petit jeune. Il faut que ce soit clair.
- Où est-ce qu'on peut voir ta récalcitrante ?
- Elle finit vers deux heures du mat. Elle n'habite pas loin de la boîte, aux allées de Tourny.

- T'inquiète pas, Germaine ! On va lui en donner du tournis, à ta pensionnaire !

Robert est au pied mur. Comment se dérober ? Que faire pour éviter l'expédition punitive ?

- Allez, mec, on va faire un tour en célibataires.

- Tu sais, je suis un peu cuit. La virée que nous venons de faire m'a sonné. Tu ne peux pas y aller seul ? Je préférerais rentrer à l'hôtel.

- Ouais ! Je vois ! Mina t'a branché et elle a fait son programme. Fais gaffe, il faut que tu te blindes. Lorsqu'il faut y aller, on ne discute pas. C'est une règle, sinon tu décroches vite et personne ne te fait plus confiance. C'est le boulot, mon vieux !

- Je comprends, mais ce soir je ne suis pas d'attaque. Je n'ai pas plus de programme avec Mina qu'avec le pape. Depuis trois jours, on ne débände pas. J'ai besoin de me pieuter, c'est tout.

- Non, tu iras après. J'ai promis de te former, alors tu viens. Si tu veux, tu regarderas, mais tu viens ! Tu me rappelles la première fois où j'ai travaillé. Au début j'étais comme toi. Taper une fille, ce n'était pas ma tasse de thé, je ne savais pas. Je ne pensais qu'à les sauter. Mais la première fois, lorsque la fille a pris les torgnoles, j'ai compris de suite que c'était nécessaire. Pour elle d'abord, parce qu'elle recevait sans rien dire, donc c'est qu'elle acceptait sa connerie. Et puis pour moi, ça remettait les choses en place. Je prenais ma vraie place, mes marques, où il faut être le patron de la situation.

- Tu penses que c'est obligatoire de passer par là ?

- Evidemment, que tu es con ! Si tu ne te fais pas respecter, les filles te bouffent et un autre te les fauche. Tu imagines le pognon qui file sous ton nez quand tu perds une fille ?

- Non ! J'ai pas idée.

- Alors tu viens et tu ne discutes pas. Plus tard, tu me remercieras.

Après les journées d'évasion touristique, Robert vit une fin de soirée terriblement contrastée aux couleurs de deuil. Instantanément, il comprend son épreuve intérieure, une torture viscérale. C'est le choc qu'il soupçonnait mais dans un inconscient latent. Jusqu'ici tout se passait du mieux possible.

C'était même sympathique ! Il semble que l'heure ait sonné. Le voilà au cœur de la réalité, celle qu'il a choisie, quoi qu'il ressente.

Il faut plonger mon vieux ! C'est au pied du mur que l'on voit le maçon !

Mais pour le mur qu'il s'est fixé ce soir, Robert ne possède aucune truelle, aucune gamate (16). Ce qu'il a devant lui est plutôt celui des lamentations : celles de la fille qui gueule sous les coups de Loule et celles de son ventre qui ne comprend pas. Pour la première fois il est en face de l'évidence. Il n'est plus le spectateur effrayé comme pour Fleurette, mais le témoin prévenu d'une horreur à gérer. Voilà qu'il vient de prendre la place d'Arthur, le lieutenant d'Amédée. Rien d'étonnant à ce qu'il adopte le même langage.

- C'est bon, Loule, je crois qu'elle a compris. Il ne faut pas abîmer le matériel.

Au cœur d'un antagonisme, cela s'appelle prendre la forme de l'angle du mur.

Heureusement que Loule n'a pas eu la même proposition d'Amédée à l'égard d'Arthur, sinon Robert serait allé vomir une fois de plus. Pourtant, il faudra bien qu'il se décide à entrer dans ce foutu jeu !

Germaine a ouvert une nouvelle roteuse. Cela avait un air d'une conclusion entre gens d'affaires, suite à une opération financière réussie.

Rentré à l'hôtel, seul devant le miroir de la salle de bains, face à cet autre, ce double qu'il faut créer, il entame un monologue.

(16) gamate : récipient où le maçon fait sa gâchée.

- La pauvre fille ! C'était minable et je n'ai rien pu faire ! Si j'avais été seul je n'aurais pas cogné... Mais qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire pour qu'elle se mette au tapin de Germaine ? Evidemment, les torgnoles évitent les discours... Cette histoire me dépasse... De toute façon ce n'est pas ici que je peux agir... Ou alors ! ... Si j'avais été seul... j'aurais tout expliqué à la fille... elle se faisait la malle puisqu'elle ne veut pas tapiner... je disais à Germaine que je ne l'avais pas trouvée... et... Mais au fait ! C'est ça l'idée, pour Marseille... Je profite de l'opportunité que m'offre le parrain... Je rentre dans le business, je suis proxo... Le lieutenant de Loule... Je le double en faisant disparaître des filles... Il se fait corriger par le parrain qui le met au placard... D'une pierre je fais deux coups. Je lui rends sa gifle de la communale, mais au fond maintenant je m'en fous,

et surtout je démolis ce commerce pourri... Etant dans la place, je peux même emmerder les clients pour qu'ils aillent ailleurs... Mais c'est extra ! Quitte à perdre la face aux regards des miens pendant quelque temps, je pourrai démonter de l'intérieur les mécanismes de la prostitution, telle une taupe des services secrets. Mais oui ! C'est de l'intérieur, au cœur du fruit, qu'il faut agir. Décidément c'est formidable ! Et si ça marchait ? Pourquoi pas ? Il ne faut pas hésiter ! C'est la solution ! Attention mec ! Il faut réfléchir, ne pas se précipiter. Dès que nous sommes de retour à Marseille, il faut que je fasse un coup d'éclat pour définitivement endormir Loule sur mes intentions. Je vais lui faire voir que moi aussi je sais parler aux filles. Suivant les dégâts, je réparerai. Ensuite, à chaque occasion, je le double sans qu'il s'en rende compte. Le tout c'est de ne pas me tromper sur le choix de mes alliés. Est-ce qu'ils existent ?

Les amis, les connaissances sont comme les mots d'amour. Ils embaument le cœur, remplissent l'espace d'un instant, mais sont fragiles comme le mimosa. Devant nos problèmes, nous sommes toujours terriblement seuls.

- Comment se fait-il que personne n'ait pensé plus tôt à s'infiltrer ? Peut-être que d'autres se sont attelés au problème ? Comment le savoir ? Ont-ils réussi ? Au moins partiellement ! Et moi ? Depuis que je fais les cent pas dans cette ambiance, il a fallu cette résurgence de la communale pour que l'éclair jaillisse.

Enfin, l'oppression qui inonde son esprit depuis des semaines s'estompe lentement, le quitte, comme la mer glisse à reculons sur le sable mouillé. Quelque chose se libère dans son corps. Il éprouve une sensation de vide. Après tant d'émotions, allongé sur le lit, il respire à grands gonflements de poitrine. Les yeux clos, il savoure le calme qui l'envahit, le remercie d'être enfin venu. Il goûte avec satisfaction ce sentiment de plénitude où, soudain, tout est simple, où le poids de l'incertitude disparaît, où tout semble vouloir glisser selon sa décision. Il s'endort.

Au matin, comme pour un vœu exaucé, la situation qu'il échafaudait est devant lui sous les traits de Mina qui le surprend au saut du lit.

- Robert ! Je n'ai pas dormi de la nuit. Depuis que tu es arrivé, le soir même chez Germaine, j'ai eu un choc. J'ai compris de suite que tu n'étais pas comme les autres. Tu étais calme, pas arrogant comme Loule. J'ai de suite flippé pour toi. Tu comprends ?

- Non, pas très bien, où tu veux en venir ?
- Voilà : je veux être à toi. Tu vas m'emmener à Marseille. Je ferai ce que tu voudras. Tu dois avoir d'autres filles là-bas, mais je m'en fiche !
- Ce n'est pas prévu dans notre programme.
- De programme, je n'en ai pas ! J'ai envie de toi et d'un changement d'air. Nous ne disons rien à Germaine. J'ai apporté mes économies, je te les donne. Tu racontes n'importe quoi à Loule, de toute façon c'est un con. Avant qu'il comprenne nous serons loin. Nous n'avons qu'à filer par le premier train.

Qu'est-ce qu'elle vient lui raconter là ? Il n'a pas besoin d'une fille de plus sur les bras ! Son projet n'est pas de recruter, bien au contraire ! Elle va tout faire casser avec son enlèvement. Il va se mettre la bande à Germaine sur le dos et il sera grillé pour Marseille. Rémo sera prévenu dans la seconde et lui préparera un bureau d'accueil à la gare St Charles.

- Mais dis donc ! Qu'est-ce que c'est ce marché de cons ? Tu crois que je vais te piquer à Germaine sans rien lui dire ? Je n'ai jamais doublé quelqu'un, ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. Une fille, ça se négocie, sinon c'est à coup de pétard dans le buffet qu'on s'explique. Et en plus, tu me files du pognon ! Mais tu es une tarée sans cervelle. Sous tes airs de ne pas y toucher, tu caches une véritable petite salope. Tu crois que je ne t'ai pas vu venir ? Tu penses pouvoir t'acheter un mec comme ça ?
- Mais je veux être à toi ! Je ne t'achète pas, je te donne !
- C'est moi qui vais te donner !

Pour lui donner, il lui donne, et sans attendre. Il y a des jours comme cela où l'on tombe mal. On arrive à un mauvais moment. Mina ne peut pas comprendre qu'elle offre à Robert l'occasion de basculer vers le personnage qu'il veut se créer. Elle ne peut pas savoir qu'elle arrive au cœur des contradictions de ce garçon. Elle ignore qu'il est encore sur une autre rive et qu'il va changer de bord, mais sans elle. C'est un vrai marché de dupes. Elle fait les frais de cette métamorphose. Hier soir, il projetait une situation d'éclat dès son retour à Marseille, de façon à obtenir la confiance de Loule. De la sorte il affirmerait sa

détermination à entrer dans le business pour mieux fausser le mécanisme de la prostitution. Voilà qu'elle la lui apporte sur un plateau. C'est une situation en or puisque la combinaison de Mina est folle, irréalisable. S'il l'écoutait, cela ferait capoter son projet. Il se mettrait prématurément à dos ce milieu qu'il veut infiltrer. Elle est tordue, cette fille ! Qu'est-ce qu'elle vient ajouter à ses difficultés ? Elle va tout gâcher. C'est elle, la fautive !

Cela lui donne plus de hargne contre elle. En un éclair, tout défile dans son esprit à la vitesse grand V. Il libère dans ses coups toute la rage qu'il a emmagasinée pour se forcer à devenir cet autre qu'il n'est pas. Ce type qu'il doit forger s'il veut parvenir à ses fins. C'est un peu comme si Mina était responsable de la situation où il s'est fourré. C'est elle la coupable, il faut qu'elle paye. Il se dope des mots de Loule qu'il a recensés dans la nuit....

“ Mais attention ! C'est toi le mac, tu ne leur dois rien. Ce sont elles qui doivent ! Ne te laisse pas endormir... Si à un moment quelconque tu penses qu'elles vont te coincer, tu balances des torgnoles, ça, elles le comprennent de suite... Tu n'as rien à expliquer.... Au début j'étais comme toi. Taper une fille, ce n'était pas ma tasse de thé... Je ne savais pas....La première fois, lorsque la fille a pris les coups, j'ai compris de suite que c'était nécessaire... Elle acceptait sa connerie... Il faut être le patron de la situation. ”

Il entre dans la peau d'un pourri, une sorte de Mr Hyde et docteur Jekyll.

Mina fait donc les frais d'une vocation naissante, impudique, forcée mais nécessaire, obligatoire. Comme bien des filles, elle se donnait à son mac, le sollicitait, le fabriquait, se l'appropriait, sans soupçonner qu'elle tombait dans une situation rocambolesque, unique dans les annales de la prostitution, la folle entreprise de Robert.

Dans les heures qui suivent, Mr Hyde utilise le téléphone du business. Ainsi, Loule et Germaine sont mis au parfum. Mina a droit à une deuxième volée des mains de la dame de Bordeaux, ce qui entame passablement son capital physique. La fonction de maquerele ne laisse aucune place à la moindre faiblesse. Elle fait son boulot qui consiste à écraser ses consœurs à la manière d'un petit chef que l'on a gonflé par un minuscule galon. Connaissant mieux que les hommes

les parties sensibles de la femme, ces anciennes tenancières de maisons closes ont des finesses d'une rareté insoupçonnée. Elles ont du métier. Après quelques attouchements préliminaires de rigueur, aux aspects de hors-d'œuvre, gifles, empoignades de cheveux, bastonnades, pincés à la naissance du monde avant épilation sauvage, aiguilles qui n'ont rien à voir avec l'acuponcture et autres mignardises sur le bout des seins, Germaine enferme la tricheuse dans une chambre à l'étage de son claque. Puis, elle convie deux protagonistes mâles, spécialisés dans les joies sexuelles. Des énergumènes genre tarés, rien dans la tronche, tout pour le sexe. Ils sont grands par la taille et la sève n'est pas arrivée jusqu'en haut.

La nuit de Mina est tout ce qu'il y a de plus torride. Au petit matin, la pauvre fille a l'allure d'un drapeau déchiqueté, en lambeaux, qui ondule mollement après la tempête. Depuis hier soir, elle figure sur la liste des transferts. Interdite de séjour, lessivée, jetée au fond d'une voiture, elle quitte Bordeaux pour un purgatoire, un ailleurs dont le milieu a le secret. Rançon de cette nouvelle gloire ou machination de Rémo ? Germaine bourre les poches de Robert de plusieurs billets de mille.